



.. et le tuèrent devant sa porte, sous les yeux de sa femme  
et de ses enfants. (Page 132.)

— J'ai pleuré et bien d'autres femmes et jeunes filles pleuraient également.

— Qu'est-ce que cela doit être alors pour un soldat, pour un officier, que d'assister à une pareille scène ! J'ai vécu de moments identiques, non pas à Maubeuge, mais à Lille. J'appartiens à la garnison de la place et je ne m'étendrai pas sur toutes sortes de revers dont nous fûmes victimes.... Nous avons été sacrifiés. Lille était une place fortifiée ayant pour mission de protéger la France contre une invasion éventuelle. Le 1<sup>er</sup> août, le général Lebas reçut l'ordre de considérer la place comme une ville ouverte. Vous comprenez notre étonnement.... Le 21, nous reçûmes un autre gouverneur et, avec lui, une autre mission : Lille devait s'opposer de toutes ses forces à la marche en avant de l'ennemi. Paris nous envoya de l'artillerie et des munitions à cet effet. La garnison fut portée de 15.000 à 28.000 hommes.... Lors de la bataille de Charleroi, nous fîmes exécuter des travaux de défense, tout autour de la ville. Devant la place ainsi fortifiée, le général Amade était campé, avec Lille et Roubaix comme postes avancés.... Mais tout cela vous intéresse-t-il encore, maintenant que tout est passé ?

— Certainement, cela m'intéresse fortement, répondit Gabrielle.

— Il est utile que vous connaissiez les faits principaux. Les membres de nos services sont généralement mal préparés et mal instruits. Et qui prend des légendes pour la vérité, risque de les répandre comme telle.

Les troupes françaises durent battre en retraite. En l'intervalle le maire, les députés, les sénateurs et quantité de personnalités politiques tinrent une réunion et décidèrent d'entreprendre des démarches auprès du gouvernement pour que Lille soit déclaré ville ouverte et la faire évacuer par la garnison.

— Et de l'abandonner à l'ennemi ? demanda Gabrielle.

— Telle en serait la conséquence, en effet. Le 21 août, on nous télégraphia donc l'ordre du ministre de la guerre, de déclarer Lille ville ouverte. Voilà donc une place fortifiée qui, par suite d'un simple ordre de l'autorité supérieure, n'en était plus une.

Nos troupes durent évacuer la place.

Le général Herment, le nouveau gouverneur, fait exécuter l'ordre reçu....

Les Allemands étaient les maîtres, mais Lille n'en vit que des patrouilles, qui couvraient l'aile droite de l'ennemi. Alors vint la

bataille de la Marne; les Français réoccupèrent Lille.... Je demandai mon déplacement dans cette ville parce que je pensais que Lille redeviendrait place fortifiée. Mais non, lorsque le 9 et 10 octobre la bataille se déplaçait de nouveau sous nos murs, il n'y avait que des territoriaux et des spahis pour défendre la ville; le 10, le dernier train partit. Le lendemain, l'ennemi bombardait la ville.

D'abord les obus, peu nombreux, tombèrent avec de longs intervalles. Vers le soir, le bombardement s'intensifia et durant toute la nuit les obus tombèrent drus, à raison de 40 par minute. Des incendies éclatèrent en différents endroits. Le 12, le bombardement continua sans trêve. Pour l'ennemi, Lille n'était donc pas une ville ouverte. Bon nombre de civils durent fuir leur maison en feu; le quartier de la gare avait le plus souffert. Plus de sept cent cinquante maisons étaient incendiées et des centaines d'autres étaient détruites ou endommagées. Que pouvions-nous faire, peu nombreux que nous étions? La ville dut se rendre. Cependant, beaucoup de soldats ne voulurent pas se rendre à l'ennemi, et je fus du nombre. Des centaines d'entre eux se cachèrent auprès des civils. Les Allemands entrèrent dans la ville.... Ils comprenaient parfaitement qu'il y avait encore des soldats qui se cachaient parmi la population et décrétaient des mesures draconiennes pour nous faire tomber entre leurs mains. Les civils qui cachaient des soldats étaient même exposés à encourir la peine de mort. Le danger devenait de plus en plus imminent pour nous, car on blague si facilement,... et puis, il y a des gens sans honneur, des traîtres, des Judas....

La colère de l'officier était indescriptible, son regard s'assombrit :

— Il y a des Judas authentiques ! répéta-t-il.

— Je ne le sais que trop bien, malheureusement, dit Gabrielle.

— Vous m'avez peut-être entendu parler, la nuit, dans l'auberge?

— En effet....

— On me prit sans doute pour un fou ! J'étais dans une fureur indicible,... je pensais à ces traîtres.... J'étais parvenu à franchir la frontière, sain et sauf, mais je n'avais pu atteindre ces traîtres, ils m'échappaient et c'est ce qui me tracassait. Je savais qu'ils m'avaient poursuivi, que je m'étais échappé de leurs griffes, mais ils en atteigneraient d'autres, en lâche, ces infâmes individus, vendus à l'ennemi ! Mon impuissance m'oppressait, et toute la nuit je fus en butte à une colère violente.

Le danger devenait donc de jour en jour plus grand pour les braves qui restaient encore cachés dans la ville.

Un jour, dans un des faubourgs, les Allemands avaient découvert un soldat dans sa demeure; ils le traînèrent dehors et ils le tuèrent devant sa porte, sous les yeux de sa femme et de ses enfants.

— Quels monstres!

— Oui, c'est ainsi qu'ils agissaient avec ces braves. Cela devait servir d'exemple pour effrayer les autres. J'avais également été trahi... Un matin, une patrouille allemande envahit la maison dans laquelle je m'étais caché... Mais j'avais pris mes dispositions et préparé une bonne cachette... entre deux poutres de plafond, donc sous le plancher d'une chambre à l'étage. Dès que j'entendis les Allemands, je me cachai précipitamment. La femme de mon hôte rangea les planches détachées, remit le linoléum... et j'attendis. Pendant ce temps, son mari fit entrer les Allemands et les retient quelques instants en discutant avec eux. J'entendis la voix rauque de l'officier. Il vociféra, jura comme un démon et fouilla tous les coins. Il marchait pour ainsi dire littéralement sur moi, mais ne me découvrit point. Le lendemain, nouvelle visite; je n'eus que tout juste le temps de me cacher. De nouveau, l'Allemand marchait au-dessus de moi avec ses lourdes bottes; le plancher en gémit.

— Il est ici! cria-t-il.



— Mais, voyons, monsieur, vous pouvez vous convaincre du contraire, lui dit mon hôte.

— Il doit être ici !

— Je n'ai jamais hébergé ou caché un militaire.

— Il ne peut être qu'ici, reprit le Boche avec entêtement et le visage cramoisi de colère.

— Que monsieur veuille se donner la peine de constater lui-même qu'il n'y a personne ici ; je ne puis que lui répéter ce que je viens de lui dire.

— Si nous le découvrons, vous serez fusillé.

— Vous ne trouverez aucun militaire dans ma maison.

J'étais là, écoutant anxieusement, non pour ce rustre, mais craignant pour la vie de ces braves gens qui s'exposaient pour moi. Pensez donc, ... j'étais fortement enrhumé et je sentis que j'allais éternuer.... Coûte que coûte, je devais m'en empêcher, c'eut été leur arrêt de mort ! Je me pressai mon mouchoir contre la figure au point de ne plus pouvoir respirer. J'aurais préféré mourir que de trahir ma présence.

— Quels moments ! dit Gabrielle.

— Oui, mais heureusement pour moi, le type repartit et nous étions sauvés une deuxième fois.... Après cette aventure, je ne voulus plus rester plus longtemps chez mes hôtes, car le danger, tant pour eux que pour moi, s'accrût de jour en jour. Le soir venu, je déménageai, habillé en femme, et me rendis chez un ami de mes protecteurs, bon citoyen comme eux. Mais vous comprendrez vous-même qu'il devait y avoir une organisation pour venir en aide à tous les soldats cachés dans la ville et si âprement recherchés par les Teutons. Je vais vous citer un nom, Mademoiselle Legrand, et par ce fait je mets entre vos mains une noble vie.... Je le fais parce que vous pourrez rendre d'imminents services.

— Ce nom me sera sacré, Monsieur.

— Je le sais et il le mérite....

— Et si je puis rendre service, je serai bien heureuse.

— Ce nom sera en sûreté chez vous, je n'en doute pas. Les soldats devaient être habillés, ravitaillés et logés et, ce qui est plus grave, pouvoir fuir le moment venu. Eh bien, cela a été fait et cela se fait encore, et tout cela grâce à l'initiative de ce bon patriote. Il se nomme Eugène Jacquet.

— Eugène Jacquet, répéta Gabrielle.

— Retenez-le, mais ne l'inscrivez jamais, car si les Allemands pouvaient se venger sur ce noble citoyen français, ils dépenseraient à le faire toute leur criminelle ingéniosité !

— Eugène Jacquet.... Ce nom est gravé dans ma mémoire et le restera aussi dans mon cœur, répondit Gabrielle avec ardeur.

— C'est un négociant en vin, et il est l'âme, la cheville ouvrière de toute l'organisation. Il est de plus admirablement secondé dans cette tâche par sa fille Geneviève.

— Geneviève Jacquet,... répéta encore Gabrielle. Elle m'est sympathique avant de la connaître.

— Eh bien, lorsque je vous vis et lorsque j'appris que vous vous consacriez à notre cause, l'image de Geneviève se présenta à mon esprit. Je la voyais là... à vos côtés. Dans votre regard, je lis la même expression que celle de ses yeux. Monsieur Jacquet a encore d'autres collaborateurs.... Je vous en citerai trois : De Coninck, Maertens et Verhulst. L'un d'entre eux est Belge,... je ne sais pas exactement lequel des trois....

— Ah, Monsieur, cela n'a en somme aucune importance, puisque nous travaillons pour la même cause, n'est-ce pas ? Le Nord de la France et la Belgique partagent le même sort ; tous deux sont occupés par l'ennemi commun. Nous ne formons plus qu'un territoire maintenant, et fils et filles sont frères et sœurs.

— C'est parfaitement exact ! Je continue donc.... Monsieur Jacquet m'a aidé également, tout comme tant d'autres. De Coninck avait une liste de tous les soldats. Tous ceux qui y figuraient étaient logés et nourris, et reçurent en outre neuf francs par semaine, du tabac, des vêtements et des produits pharmaceutiques, s'ils en avaient besoin. De temps en temps, quelques-uns d'entre eux étaient conduits en Belgique et, de là, en Hollande. Pour ce voyage il existe également une organisation.

L'officier interrompit un moment son récit. Il réfléchit.

— Eh bien, reprit-il ensuite, je vais encore vous citer un nom et vous pourriez aussi transmettre une commission pour moi à cette personne. Elle habite Bruxelles et est une consœur pour vous.

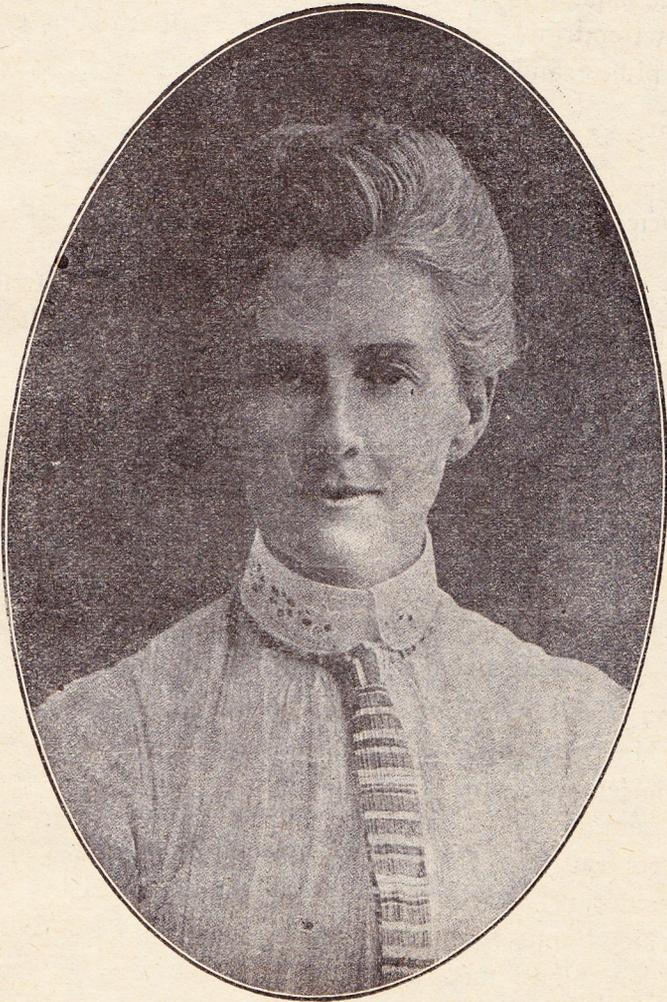
— Je m'acquitterai avec plaisir de toute mission dont vous voudrez me charger.

— Cette femme donc, puisque c'est une infirmière comme vous, est anglaise.... Vous voyez que l'unité des alliés est plus assurée que ne le croiraient les non-initiés. Cette Anglaise donc fait aussi partie de l'organisation ayant pour but d'aider les Français et les Belges à gagner la Hollande. Je parle de Miss Cavell....

— Miss Cavell....

— Oui, encore à retenir, mais pas noter !

— Soyez rassuré, je ne serai pas si imprudente.



MISS CAVELL.

— Je dois cependant vous charger de deux lettres, l'une pour Jacquet et l'autre pour Miss Cavell, mais il ne s'y trouvera aucun nom et vous devrez même apprendre les adresses par cœur.

— Ne dois-je rien faire que les remettre ?

— Non.... Vous pouvez évidemment leur dire que je suis arrivé sain et sauf à bon port, que vous m'avez parlé et le reste. Ces deux personnes vous chargeront de missions.

Après encore quelques instants d'entretien, Gabrielle Petit prit congé des trois hommes et partit, le cœur débordant de joie.

Elle avait trouvé maintenant une sphère d'action, elle était incorporée dans la grande armée qui combattait pour la Belgique... et elle appartiendrait à une section qui travaillerait en grand secret, mais en plus grand danger encore.

## XII.

Gabrielle Petit et son fiancé firent leur dernière promenade avant de se séparer. Le lendemain, la jeune fille devait retourner en Belgique. Les papiers du jeune homme étaient en règle; lui aussi s'attendait à devoir rejoindre le front d'un jour à l'autre.

Leurs chemins se séparèrent, bien qu'ils visèrent tous deux le même but : servir la Patrie.

Ils longèrent les falaises, le long de la route conduisant de Folkestone à Douvres. Le soir tombait.

— T'es-tu rallié maintenant à mon projet ? demanda Gabrielle.

— Je t'admire... et cependant j'aurais mieux aimé que tu viennes avec moi en France.

— Mon devoir m'appelle ailleurs. Je crois et je prévois que je pourrai rendre des services bien plus utiles et bien plus importants dans mon nouveau métier.

— Mais c'est si dangereux....

Et le jeune homme se mit à énumérer toutes les objections, bien qu'il en sentait parfaitement l'inutilité, car il savait que le projet de sa fiancée était arrêté et que sa décision était prise et irrévocable. Elle considérait sa tâche comme une vocation.

— Nous nous reverrons bientôt, dit-elle, sentant qu'elle devait consoler son bien-aimé.

— Bientôt....

— Mais oui, au printemps prochain les alliés entreprendront une offensive générale; ils seront prêts alors à vaincre l'ennemi.

— Ici en Angleterre, on croit généralement que la guerre sera de longue durée.

— Enfin, quoi qu'il en soit, nous nous en tiendrons à notre promesse. Dieu nous protégera.

Ils continuèrent silencieusement leur route, bien qu'ils avaient encore tant à dire, mais le silence leur paraissait si imposant qu'ils craignaient de rompre le charme.

Ils ne se cachaient pas que leur séparation pourrait être éternelle. Lui allait au champ de bataille, elle en pays occupé. Lui serait

exposé aux balles, aux éclats d'obus, aux coups de baïonnette; elle, à la haine et à la vengeance de l'hydre allemand, à son conseil de guerre, à ses violences.... Ils mourraient peut-être, séparés l'un de l'autre et ignorant du sort de l'autre. Oui, le sacrifice qu'ils s'imposaient pour leur pays était grand, était dur.

— Et dire qu'il y a tant de jeunes messieurs qui, sous une étiquette de patriotisme, font quelque besogne quelconque dans des sociétés ou comités, mais laissent prudemment la mer entre eux et le front, dit amèrement son fiancé.

— Oui, je sais cela. Mais voudrais-tu être de leur nombre?

— Oh non, pas cela....

— Eh bien alors? J'espère que l'un jour ou l'autre la loi les obligera à remplir leur devoir autrement et ailleurs.

Ils retournèrent sur leurs pas et rentrèrent en ville. Il se faisait déjà tard et l'obscurité était complète.

Ce même soir, Gabrielle devait déjà se rendre à bord et son ami devait rentrer dans l'« hôte du Straynal ».

Le moment suprême était venu.

— Allons, il est temps de nous séparer, dit Gabrielle après quelques instants d'hésitation nerveuse. Il nous reste une consolation....

— Laquelle?

— Celle de pouvoir nous écrire. Tu connais ma besogne,... avec mes rapports je pourrai faire parvenir des lettres pour toi, et toi les tiennes, avec les instructions que l'on m'enverra....

— Oh, combien j'attendrai tes lettres avec impatience!

Un nouveau silence se fit.

Ni l'un ni l'autre n'osait prononcer le premier le mot décisif. Ils étaient arrivés devant le petit hôtel où Gabrielle logeait jusqu'à ce jour.

Ce fut elle qui fut la plus forte.

— Il est temps, répéta-t-elle, de nous dire adieu. Tu ne peux arriver en retard et moi j'ai encore l'une et l'autre chose à faire....

Elle lui prit sa main et l'embrassa affectueusement. Il la prit dans ses bras et la serra contre sa poitrine, ne sachant proférer une parole; l'émotion lui étranglait la voix. Doucement, il lui dit son nom, ce nom qu'il chérissait tant, et l'embrassa longuement. Gabrielle se dégagea de l'étreinte et dit encore :

— Que Dieu nous bénisse.... Il nous réunira de nouveau....

Sa voix aussi tremblait,... ses jolis yeux se remplissaient de larmes.



Après un dernier salut, plein de tendresse et d'amour, elle s'élança dans l'escalier de l'hôtel.

Le jeune homme restait là, seul, hébété. Un moment, il semblait désorienté, écrasé par cette séparation à laquelle il ne pouvait croire. Il chancelait comme un ivrogne, puis, il se ressaisit, et d'un effort s'en alla droit devant lui, le corps raffermi, la tête vide d'idées. Il rentra au « Straynal » où le brouhaha bruyant, le mouvement, la vie intense des recrues l'étonnaient, contrastant violemment avec la solitude et le vide qui régnaient dans son âme.

Des nouveaux venus racontaient, avec force détails, les péripéties de leur fuite; d'autres parlaient des occupants; d'autres encore servaient avec une volubilité sans pareille des histoires fantaisistes et des hauts-faits dont ils se prétendaient les héros.

Ces mensonges grossiers blessaient le jeune homme, qui eut voulu s'isoler, rechercher la solitude qui convenait à son état d'âme. Il se coucha sur son sac à paille, ferma les yeux, simulant le sommeil, pour éviter que l'on lui parle, et se laissa errer sa pensée.

\* \* \*

Le lendemain matin, Gabrielle Petit, désormais Mademoiselle Legrand, se trouvait sur le pont du navire qui lentement s'éloignait de la côte anglaise, dont les contours se perdirent bientôt dans la brûme matinale.

Elle songeait à son fiancé et de son cœur aimant une fervente prière monta vers le ciel, implorant sa protection pour le jeune soldat, seul, perdu et noyé dans cette armée qui englobait tout et dans laquelle toute individualité disparaissait dès que l'on en eût revêtu l'uniforme.

Ses pensées se tournèrent vers son propre sort et elle sentit que la dernière attache qui la retenait encore venait de se briser. Elle était en route, irrévocablement entraînée par l'exécution de sa dangereuse besogne. Non pas qu'elle eut voulu revenir sur sa décision, non, car sa fermeté et sa fierté même s'y seraient opposées, mais elle sentit tout le poids de sa charge provenant de ce que maintenant elle s'était engagée et que sa décision ne dépendait plus d'elle uniquement.

Elle allait engager le combat avec un ennemi redoutable, une organisation toute puissante de contre-espionnage, de détectives, de toutes sortes d'agents et de bureaux secrets.

Le travail qu'elle allait entreprendre était d'une importance que l'on a difficile à se représenter dans toute son étendue. Nous nous rallions à l'opinion émise par l'éminent M<sup>me</sup> Sadi Kirschen, avocat près de la Cour d'appel de Bruxelles, qui défendit, avec un succès digne de la reconnaissance nationale, la plupart des accusés belges qui défilèrent devant les conseils de guerre allemands de Bruxelles avec plusieurs de ses confrères belges. Nous nous rallions donc à l'opinion, dis-je, émise par M<sup>me</sup> Sadi Kirschen dans un ouvrage publié par lui et renfermant l'historique des principales affaires plaidées par lui et ses collègues, dans lequel ouvrage il dit notamment que :

« Le lecteur gardera de la relation des procès d'espionnage plusieurs impressions pénibles. Il s'étonnera de constater qu'en général le service d'espionnage était confié à des agents improvisés, mal préparés à leur périlleuse et difficile mission, par des instructions hâtives et parfois incohérentes. Il regrettera que rarement les résultats, péniblement obtenus, furent en rapport avec les risques courus patriotiquement. Il s'apitoiera surtout sur le sort des sous-agents, de ces pauvres diables à qui l'on demandait, pour cinq francs par jour et quelquefois pour rien, de fournir des renseignements qui les exposaient à la mort et dont l'utilité pour nos armées semble bien problématique. Il sera obligé enfin de se rappeler la beauté du mobile, du geste et du but témérairement poursuivis, pour ne pas s'indigner de la légèreté avec laquelle les chefs qui embauchaient les sous-agents laissaient traîner sur des pages de carnets, sur des listes, des noms et des relevés de salaires, des preuves de la collaboration de ces sous-agents.

» Exception faite pour le personnel des télégraphes et des chemins de fer qui, par ses aptitudes spéciales, ses connaissances professionnelles et le sens pratique acquis dans l'exercice de ces occupations courantes, rendit des services utiles, il semble bien que beaucoup de personnes, auxquelles le haut commandement confia la tâche de surveiller les agissements de l'ennemi, furent choisies sans discernement. »

Et ailleurs, dans le même ouvrage, M<sup>me</sup> Sadi Kirschen ajoute :

« Quel abîme entre eux et les jeunes gens qui, sains, vigoureux, alertes et taillés pour les sports, ont préféré, aux dangers de la guerre, les attrait pacifiques du « lawn-tennis » et les exploits de tout repos du football ! Quel abîme entre nos héros et les adolescents qui peuplèrent, pendant ces cinquante mois d'occupation, nos « tea-rooms », nos « rinkings », nos cinémas et nos théâtres, que nous vîmes déambuler avec des guêtres, des gants et des bijoux, dont le port était inconnu dans les tranchées, ou qui, prudemment, sans songer à rougir, se blottirent auprès de leur maman, de leurs sœurs, de leur fiancée.... »

Ouelle admiration doit on ressentir alors pour l'humble jeune fille qui retournait en Belgique occupée, sachant qu'elle risquait sa vie !

Gabrielle arriva sans encombres à Flessingue, où elle passa la nuit. Le lendemain, elle reprit le bateau pour Breskens, d'où elle retourna à Philippine en tramway vicinal.

Ici aussi, dans le sud de la Hollande, il y avait des services d'espionnage dont la besogne était légère et très productive en lauriers. Ceux qui se livraient à ces besognes, d'une valeur souvent douteuse, restaient prudemment de ce côté de la frontière. Ils ne se risquaient pas en pays occupé; bientôt même, certains d'entre eux ne se risquaient même plus à la frontière!

Ils envoyèrent d'autres personnes en Belgique, reçurent leurs rapports et, s'ils n'en recevaient pas, en fabriquaient de toute pièce sur base de renseignements fournis par les réfugiés... ou par des soldats allemands!

Oui, ici aussi l'on agissait avec une légèreté incommensurable, et toutes sortes de services différents encombraient le terrain, les uns aux autres. Il y en avait des Belges, Anglais, Français, et chaque nationalité en comptait un certain nombre. On tenta de se surprendre mutuellement les renseignements reçus; on ne collaborait pas, on entachait le bon renom de personnes dont on craignait la concurrence.

Il y avait des agents qui, par leur conduite débraillée, leurs bavardages, leur forfanterie, attiraient l'attention des contre-espions allemands, dont Flessingue était naturellement le foyer. Qui osera dire combien d'agents dévoués et travailleurs, opérant en Belgique, ont été compromis par ces gens-là?

Il y avait des jeunes gens, sains, vigoureux, dont la place était dans les tranchées. Ils préférèrent la besogne moins dangereuse qui leur était offerte en Hollande, mais lorsqu'ils se trouvèrent en présence de parents ayant leur fils au front, ils se trouvèrent être gênés et sentirent le besoin de se justifier... et sans hésitation on put entendre des demi-confidences dans le genre de celles-ci: « Vous savez, n'est-ce pas, de quoi je m'occupe?... Non? Tiens, cela m'étonne: je « travaille » pour les alliés.... J'ai un « service »; encore la semaine dernière, j'ai fourni les renseignements et les indications pour le bombardement de Zeebruges.... J'ai préservé un régiment entier d'une attaque boche.... » Ou: « J'ai fait lancer des bombes sur un dépôt de munitions... », etc., etc. Et tout ce que l'on aurait dû taire minutieusement était déversé avec une troublante inconscience.

Il se trouvait naturellement aussi des bons éléments parmi eux, mais tous ces Don Quichottes réunis ne valaient pas une femme, une jeune fille, Gabrielle Petit, l'intrépide espionne dont nous arrivons insensiblement aux exploits qu'elle allait entreprendre au risque de sa jeune vie, constamment menacée par les fauves teutons, et qui se chargeait elle-même d'exécuter sa mission et n'exposait pas

la vie des autres pour remplir la tâche dont elle s'était fait charger.

\* \* \*

Lorsque Gabrielle se fut installée dans le tram pour Philippine elle remarqua, assise vis-à-vis d'elle, une dame, bien mise, ayant une jolie figure, mais un regard froid et perçant.

— Est-ce que vous vous rendez également en Belgique? lui demanda la dame.



— Non....

— Je le croyais. Vous êtes Belge cependant?

— J'habite ici, depuis longtemps.

— Ah, alors vous attendez sans doute quelqu'un qui vient de la Belgique?

— Non, pas du tout.

Gabrielle se tint sur ses gardes, car toutes ces questions posées par la dame ne lui disaient rien que vaille. Celle-ci reprit la conversation :

— J'ai bien du chagrin, dit-elle en poussant un soupir. Mon enfant est restée en Belgique. Elle était en pension lorsqu'éclata la guerre. Quand les Allemands sont arrivés, nous étions séparées, ... mon enfant à Liège et moi à Gand. J'ai dû fuir, ... puis j'ai tâché de me rendre à Liège par Maestricht, mais je n'ai pas réussi. Je suis cependant parvenue à en avoir des nouvelles et j'ai appris que ma famille l'avait fait venir à Bruxelles et que mon chérubin est malade. Vous comprendrez combien je désire le revoir. Mais comment puis-je rentrer en Belgique ? Oh, je vous en supplie, ayez confiance en moi et indiquez-moi le moyen de rentrer à Bruxelles !

— Mais je n'en sais rien, madame, répondit Gabrielle.

— Oh, vous n'avez pas confiance en moi ! Ayez pitié d'une mère qui vous implore. Mon enfant désire tant me voir ; vous comprenez cela, n'est-ce pas ? ... Vous connaissez bien un endroit par où l'on sait passer la frontière.

— Mais non, madame, je vous l'assure.

— Vous vous méfiez de moi...

— Pourquoi me méfieraient-je de vous ?

— Parce que vous ne voulez rien me dire.

Gabrielle avait un cœur sensible et elle se sentit un peu ébranlée et émue de ce que cette dame venait de lui dire, mais elle se demandait avec raison si elle pouvait avoir confiance en elle. Quelque chose en elle ne lui plaisait pas et, d'autre part, elle n'était plus maître de son cœur. Elle se souvint à temps qu'elle avait une mission à remplir et qu'elle devait éviter soigneusement de fournir la moindre indication de nature à renseigner qui que ce soit sur une chose aussi importante que la façon dont on pouvait entrer en Belgique à la barbe des Allemands.

— Non, vous n'avez pas confiance en moi, reprit la dame.

— Mais si vous désirez retourner en Belgique, vous n'avez qu'à demander un passeport au consulat d'Allemagne.

— Je n'ai aucune pièce d'identité et sans ces pièces indispensables le consul boche ne veut pas m'en délivrer. J'ai essayé de toutes les façons, et je dois aller à Bruxelles, mon enfant me réclame. Et pensez donc : ...savoir son enfant malade, réclamant sa mère à tout moment, vouloir voler à son chevet et devoir attendre si longtemps, perdre tant de temps précieux. De grâce, aidez-moi !

Malgré sa prudence, Gabrielle était impressionnée.

Elle savait aider cette mère, si elle le voulait.

Mais était-ce une mère ? Ou était-elle une de ces femmes que les

Allemands employaient pour obtenir des renseignements de contre-espionnage ? Désirait-elle savoir par où l'on « passait » en Belgique afin de trahir le guide belge et les gens de la petite auberge de Bouchaute, où les Belges se réunissaient ?

— Je ne puis rien dire, se dit-elle plus résolue que jamais à s'en tenir à la consigne qu'elle avait reçue.

— Vous ne voulez rien me dire.... Oh, vous êtes impitoyable ! gémit la grosse dame.

— Vous êtes injuste pour moi, madame....

Mais que faire ? se dit Gabrielle. Si l'inconnue descendait également à l'écluse Isabelle, près de la maison du bourgmestre ?

Elle prit une résolution subite. Le tram stoppait devant le « Maagd van Gent ». Gabrielle se leva, salua vivement l'inconnue et descendait précipitamment.

La dame était surprise. Elle se leva, mais il était trop tard, le tram se remit en marche et elle dut se rasseoir.

— Voilà qui a pris, se dit Gabrielle. Je ne sais pas trop pourquoi, mais je me méfie de cette dame.... Elle n'a pas le visage d'une mère, anxieuse pour la vie de son enfant,... et son regard ne me plaît guère davantage. Je dois être sur mes gardes.

Alors Gabrielle eut peur. Elle se demanda si cette femme ne l'avait pas suivie depuis Folkestone ? On lui avait dit au bureau que les agents boches infectaient la ville !

— Je commence à comprendre de plus en plus que je dois être prudente. Déjà les dangers commencent et je ne suis même pas encore en Belgique.

Elle continua sa route, pensant à Miss Cavell et à Jacquet et sa fille. Voilà des collaborateurs dévoués. Il y en avait d'autres comme eux. Elle aussi en serait un dorénavant.

Tout à coup, un homme l'interpella et lui dit :

— Madame, désirez-vous vous rendre en Belgique ? Je suis un guide....

La question était si imprévue que Gabrielle avait presque répondu affirmativement ; elle ne put que se retenir juste en temps et répondit :

— Non. Je ne vais pas en Belgique.... Je vous remercie.... Aller en Belgique, parmi les Boches !

— Vous êtes quand même une Belge ?...

— Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ?

— Vous n'êtes guère aimable !

A. DU JARDIN

# GABRIELLE PETIT

## L'HEROINE NATIONALE

---



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS